

---

---

## NÉCROLOGIE

---

---

### Le Professeur Théodore GUILLOZ, pharmacien

---

Le nom du Docteur GUILLOZ a défrayé la rubrique nécrologique dans la grande presse au cours de la première semaine d'avril dernier. C'est que le défunt s'était fait une telle place dans la Science française, c'est que l'Humanité lui est redevable de tant de bienfaisance, que, même à une époque où s'effacent journellement tant de belles existences, la grande figure que fut Théodore GUILLOZ ne pouvait s'effacer sans provoquer aussi bien dans le grand public que dans le monde savant, d'impressionnants remous.

Th. GUILLOZ était un des nôtres par plus d'un côté. La pharmacie fut son berceau et nos marches de l'Est furent sa petite patrie. Originaire de Rougemont (Doubs) où il était né en 1868, Th. GUILLOZ suivait à Paris, vers 1885 les cours de l'École nationale des Mines lorsque des raisons de famille le rappelèrent auprès de sa mère veuve, et le firent se choisir une nouvelle orientation vers la pharmacie. Le voici à Besançon, inscrit comme élève dans une maison connue pour son respect des saines traditions professionnelles, à la pharmacie Nicklès dont le titulaire toujours en exercice est un des vaillants doyens de notre Fédération.

C'est là, qu'en novembre 1888, je connus Th. GUILLOZ. Promu au grade de premier élève de la pharmacie j'avais pour mission latérale d'aider les stagiaires de l'officine d'une expérience de fraîche date et qui avait elle-même beaucoup à acquérir !

A 20 ans, dans semblable hiérarchie, les distances se rapprochent de bonne heure, surtout quand sentiments et goûts s'harmonisent, et comment ne pas sympathiser avec cet excellent camarade simple et, à l'excès serviable, exigeant — au travail — pour lui-même mais si indulgent pour les autres dont il contemplait les gestes avec sa bonhomie comtoise, souriante toujours et narquoise à l'occasion. Au bout d'un mois, nous lisions couramment dans le cœur l'un de l'autre ; les travaux d'approche de nos relations étaient terminés, nous canalisant mutuellement vers une amitié que le temps n'a pu que grandir et dont la Mort seule a pu briser le sève.

GUILLOZ assumait dès cette époque, un labeur qui suffit d'ordinaire à trois étudiants. Il cumulait ses fonctions de stagiaire en pharmacie avec celles d'externe en médecine des hôpitaux de Besançon, ne quittant l'hôpital que pour se hâter vers les amphithéâtres et les laboratoires de la Faculté des Sciences où l'attiraient des inscriptions prises en vue de la licence ès-sciences physiques. Se fait-on une idée de la somme d'efforts que la mise en bonne place des connaissances polymorphes collectées journellement et dans ces conditions

par un travailleur de vingt ans représente pour son intelligence et sa mémoire ?

Tout autre que GUILLOZ eut couru au devant des échecs, qui n'aurait pas eu sa puissance de labeur et d'assimilation, sa volonté de vaincre. Il vainquit : licencié après un an de préparation, il couronna avec éloges, à Besançon son double stage médical et pharmaceutique.

Th. GUILLOZ est à ce moment à un tournant de sa vie. Il vient à Nancy (novembre 1889) passer un examen à la Faculté de Médecine. Une épreuve brillante et les titres du candidat retiennent l'attention de l'examinateur : le professeur Charpentier. Avant que la liste des admis ne soit publiée, le Maître propose à l'élève le poste vacant de chef des travaux de physique médicale à la Faculté ; GUILLOZ accepte, et voilà notre étudiant bisontin à la fois glorieusement récompensé de son labeur et encadré dans le personnel enseignant de la Faculté de Médecine qu'il ne quittera plus désormais. L'enseignement médical devenait le principal objectif de GUILLOZ dont la voie était désormais nettement dessinée, mais l'ancien stagiaire de Besançon avait dans la pharmacie des racines trop profondes pour ne pas donner aux aspirations de ses débuts leur sanction naturelle. Il devint donc à l'École de Nancy, le condisciple des étudiants qui traversèrent l'École, de 1889 à 1892, et en cette dernière année le diplôme de pharmacien de première classe inaugurerait la liste de ses parchemins.

Dès lors la carrière professionnelle de notre ami se développe sans brisures selon une courbe harmonieusement ascendante à travers le succès. Docteur en médecine, en 1893 avec le prix des thèses, il est, deux ans après, fait à la suite d'un brillant concours, agrégé de physique à la Faculté. La Radiologie qu'inaugurerait la sensationnelle découverte de Roentgen en était alors à ses balbutiements ; la science à développer était un champ fait pour tenter la curiosité intuitive de GUILLOZ déjà notoirement connu en optique et en électrologie. Il s'y lança corps et âme apportant la contribution de sa puissance évocatrice, de ses enthousiasmes à la fois vibrants et réfléchis, de son ingéniosité native à accélérer l'allure de cette branche moderne de la Physique, à la faire entrer dans le sentier concret des réalisations, des applications médico-chirurgicales ; car Th. GUILLOZ ne fut pas le sectateur étroit et égoïste de la Science pure, enfermée dans la tour d'ivoire de la Spéculation et de la Théorie. Le professeur, l'intellectuel aux larges envolées fut aussi le clinicien hors pair ; le semeur d'idées en fut l'adaptateur bienfaisant, humainement, sentimentalement bienfaisant dont la renommée eut tôt fait de franchir les confins de sa province adoptive.

On sut bien le lui prouver : les fonctions de professeur adjoint à la Faculté de Nancy, les titres de correspondant de l'Académie de Médecine, de la Société de Biologie, le grade de chevalier de la Légion d'Honneur vinrent de bonne heure sanctionner le verdict de l'opinion. La médaille d'or de Carnegie, entre temps, lui avait été dévolue... la médaille des victimes de la Science... Atteint de bonne heure de la radiodermite professionnelle, Guilloz usait sa santé à la recherche de son idéal scientifique. Conscient des ravages que le

mal faisait dans sa vigoureuse nature il n'en poursuivait pas moins ses entreprises savantes, coupées d'interruptions forcées, dont il se relevait avec des idées nouvelles mûries dans son lit de malade ou d'opéré, avec des sursauts de vaillance et des regains de curiosité intellectuelle qui allaient à l'encontre de l'amélioration de sa santé. La guerre fut le coup de grâce pour notre ami. Créateur du Service radiologique à Nancy et appelé comme médecin-major de 1<sup>re</sup> classe à diriger ce service dans les 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> régions il assura de la façon la plus efficace le fonctionnement d'un office qui porta vite l'empreinte de sa personnalité. Il apporta, dans cette mission d'humanité et de patriotisme, sa foi scientifique, agissante, sa volonté, sa puissance de travail, reléguant plus que jamais à l'arrière plan de ses préoccupations le souci de sa santé chancelante.

Il paie de sa vie son ultime dévouement. Venu en mars dernier à Lyon, il y est mort presque subitement, à un moment où un mieux-être lui permettait d'escompter une nouvelle rémission de la maladie. D'innombrables témoignages de regrets admiratifs et affectueux, publics et privés sont venus auréoler le visage du cher disparu, adoucissant le désespoir d'une épouse et de deux enfants que le Destin ne ménage pas. Sur la tombe fraîchement refermée du professeur Théodore GUILLOZ, pharmacien, je viens déposer, à mon tour, une humble gerbe. Dans sa simplicité, elle dit à l'homme de science la reconnaissance d'une profession pour le reflet que la gloire de l'un des siens a projeté sur elle ; elle apporte au bon camarade, à l'homme de bien l'hommage affligé des sympathies que notre ami a su faire naître et se souvenir parmi nous ; elle symbolise une émotion dont les ondes ont fait battre en Lorraine et en Comté plus d'une artère et dont le cœur de celui qui noircit ces pages demeure profondément remué !

L. DAULIN.

---

### Le Professeur Louis COLLOT, pharmacien

M. COLLOT Louis-Marie-François, professeur de géologie et de minéralogie à la Faculté des sciences de l'Université de Dijon, officier de l'Instruction publique, né le 16 juin 1846 à Saint-Cannat (Bouches du-Rhône) est décédé à Dijon le 30 août 1915.

Bachelier ès-lettres, licencié ès-sciences physiques, licencié ès sciences naturelles pharmacien, de 1<sup>re</sup> classe (1873), docteur ès-sciences naturelles (1880), tels étaient les titres universitaires de L. COLLOT.

Il avait fait ses études à Montpellier. Entré dans l'enseignement comme professeur de physique au collège d'Arles le 23 août 1867, il était nommé aux mêmes fonctions au collège de Draguignan le 23 octobre 1868. L'année suivante il entrait comme préparateur à la Faculté des sciences de Montpellier. Chargé de la fonction d'agrégé à l'École supérieure de pharmacie de cette ville, le 11 mars 1873, il était en 1874 chargé du cours de zoologie. Cette

---

**BULLETIN MENSUEL****DE LA FÉDÉRATION**

DES

**Syndicats Pharmaceutiques****DE L'EST****ORGANE DES SYNDICATS FÉDÉRÉS**

DE L'AIN, DE L'ALLIER, DE LA CÔTE-D'OR, DU DOUBS, DE LA HAUTE LOIRE  
DE LA HAUTE-SAÔNE, DE L'ISÈRE, DU JURA, DE LA LOIRE,  
DE LA LORRAINE, DE LA NIÈVRE, DU RHÔNE, DE SAÔNE-ET-LOIRE,  
DE LA SAVOIE, DE LA HAUTE-SAVOIE, DES VOSGES,  
DE L'ARRONDISSEMENT DE BELFORT ET DU PAYS DE MONTBÉLIARD.

---

**SOMMAIRE**

Tarif Accidents du travail, bulletin de variations. — Communications du Trésorier fédéral, du Syndicat de la Nièvre, de « la Galénique ».

Intérêts pharmaceutiques : création d'officines pendant et après la guerre. — Groupement franco-belge des pharmaciens victimes de la guerre. — Question de jurisprudence. — L'Industrie pharmaceutique : La petite industrie ; les produits chimiques pharmaceutiques ; la moyenne industrie et le régionalisme. — Conseil de la Fédération. — Chronique syndicale de l'Ain, de la Loire (M. S. Chevret). — Nécrologie : Le professeur Guilloz ; le professeur Collot.

---

Administrateur du Bulletin : L. KAUFFEISEN, Pharmacien

Rue Bannelier, à Dijon

---

MACON

IMPRIMERIE H. ROMAND

—  
1916